PQ
1600
.A1T7
1867

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/letraictdepeyn00tant

LE

TRAICTÉ DE PEYNE

Tiré à 100 exemplaires sur papier Whatman.
— 15 — sur papier de Chine.
— 1 — sur peau de vélin.

N° 39

LE

TRAICTÉ DE PEYNE

POËME ALLÉGORIQUE

dédié

A MONSEIGNEUR

ET A MADAME DE LORRAYNNE

Manuscrit inédit du XVIe siècle

PARIS

LIBRAIRIE ROUQUETTE

85, PASSAGE CHOISEUL

1867

Universités
BIBLIOTHECA
ttaviensis

PQ
1600
.A1T7
1867

PRÉFACE

ANALYTIQUE, DESCRIPTIVE ET CRITIQUE.

L'année dernière je me trouvais à Reims et je visitais les curiosités de la ville, lorsqu'un de mes amis, M. R***, magistrat aussi distingué qu'il est aimable, me proposa de venir avec lui à la Bibliothèque. J'acceptai avec empressement, et j'eus le bonheur d'y rencontrer M. Loriquet, qui est le conservateur des livres et des émaux. M. Loriquet, comme chacun sait, est un homme très-érudit, et je passai en sa compagnie une heure qui ne fut pas perdue pour moi. En le quittant, mon

ami me parla d'un vieux roman qu'il possédait depuis longtemps, et me dit que je le lirais peut-être avec intérêt; il ajouta qu'il me le confierait volontiers. Comme un friand amateur, je me hâtai d'user de la permission et j'emportai le vénérable bouquin. Je l'étudiai attentivement, et surtout j'examinai bien les miniatures dont il était orné.

Cet ouvrage était un manuscrit du commencement du XVIe siècle, dédié à Monseigneur et à Madame de Lorraine par trois pèlerins reconnaissants. Sans doute l'un avait composé le poëme, l'autre l'avait écrit, et le troisième l'avait embelli de dessins. Je cherchai d'abord quels pouvaient être ces artistes, qui s'appelaient les Pénitents d'Arches, et dont l'un signait Tant-Brun; mais j'avoue que je dus renoncer à tout éclaircissement de ce côté. Quant au seigneur de Lorraine, évidemment il s'agissait d'un prince étranger et non d'un membre de la famille française de Lorraine, pour laquelle on avait nouvellement créé le duché de Guise. C'é-

tait pourtant dans le château de Guise, en 1793, qu'avait été découvert ce petit manuscrit ; mais les auteurs, dans différentes parties de leur poëme, indiquent clairement qu'ils ne sont pas en France. Étaient-ils en Lorraine? Ce qui le prouve d'une façon certaine, c'est que le château d'Arches, où se passe l'action principale, est situé près d'Épinal, dans les Vosges. Maintenant, pour quel duc de Lorraine fut composé cet ouvrage ? Ici j'hésite entre Antoine, François et Charles II. Le premier mourut en 1508, le second en 1544 et le dernier en 1545. Je croirais cependant plus volontiers qu'il s'agit du duc François, car les costumes et l'écriture appartiennent aux premières années du XVIe siècle.

Quoi qu'il en soit, le manuscrit était fort curieux : sa provenance, sa composition et ses miniatures en faisaient une rareté bibliographique. M. R*** ayant manifesté l'intention de s'en défaire, je me chargeai de cette commission délicate, et M. Potier, libraire, quai Malaquais,

acheta fort cher ce petit roman; mais je stipulai le droit de le publier, — c'est ce que je fais aujourd'hui.

J'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de donner un résumé fort bref du poëme, car, d'une part, les lecteurs pourront en apprécier plus aisément la valeur littéraire, et, d'autre part, ils comprendront avec plus de facilité un sujet que de nombreux détails viennent souvent obscurcir. Il m'a semblé également indispensable de faire une description du manuscrit lui-même et de ses miniatures. Enfin, je terminerai cette préface un peu longue par une étude critique et comparative.

Le manuscrit commence par une dédicace à Monseigneur et à Madame de Lorraine. On y voit trois personnages remercier la dame et le seigneur qui les ont protégés. Le style de cette dédicace est particulièrement précieux et amphigourique.

Quant au poëme proprement dit, ce n'est autre chose que la narration allégorique de la

réception, du traitement et du départ des Pénitents. — Des réflexions dolentes forment l'entrée en matière et se traduisent ainsi : « N'est-il pas « temps de chercher le repos, quand on a couru, « travaillé, fait son devoir, risqué sa vie, lors « même que la réussite n'aurait pas couronné « tant d'efforts ? » Bientôt, le sujet se dessine entièrement, et les auteurs, se mettant en scène, racontent leur histoire. Trois gentilshommes français, tous trois au « bon maître, » c'est-à-dire au roi de France, se dirigent vers leur patrie ; mais en passant près de l'hôtel du seigneur Bon-Vouloir, ils sont civilement priés de s'arrêter. Si le maître est aimable, la maîtresse, Parfaite-Charité, est gracieuse Les amis entrent donc dans la maison de Bel-Accueil, où l'attention s'étend pour eux jusqu'à les convier de couvrir leurs têtes (ceci est un détail curieux des mœurs de cette époque). Bon-Vouloir leur dit qu'il est un des plus grands amis de leur maître, qu'ils le savent bien, et Bon-Vouloir se plaint qu'ils veuillent partir las et malades au lieu de se lais-

ser soigner; il termine son discours en leur offrant de les faire mener à une maison où ils pourront recouvrer la santé. Les trois amis acceptent cette proposition et prennent congé de l'assemblée. Sous la conduite d'Entendement, ils se dirigent vers le château de Santé. De loin ils apercoivent ce vieux castel où il faut souffrir pour avoir Joie; mais avant d'y arriver ils traversent le torrent nommé fleuve de Peyne.

Ils parviennent ensuite à la barrière de Crainte et y rencontrent le capitaine Pitié de mal d'autrui. Ce capitaine les plaint et leur dit : « Si en « jeunesse avez fait des excès, c'est ici qu'il « faut en rendre compte. » (Ce passage, rapproché du traitement que subissent les amis un peu plus loin, pourrait laisser planer des doutes sur la nature de leurs maux, et permettrait de supposer que leurs souffrances provenaient peut-être d'une maladie qui n'était pas inconnue au temps de François Ier.) Quoi qu'il en soit, Pitié mène ses malheureux compagnons à l'entrée de Servage; là ils traversent le pont-levis bâti par

peu d'amis, dont les chaînes sont forgées de douleur, et dont le portier Trop-d'excès a superintendance. Consternés, les Pénitents font le signe de la croix et baisent la terre ; ils voient d'anciens bâtiments et un château en ruine dont les murs pleurent la vieillesse. Pitié, tout en cherchant à reconforter ses malades, leur présente les mortepayes de la forteresse ; ce sont : Longueur-de-temps, Tristesse, Chagrin, Altération, Froideur, Catarrhe, etc., qui ne doivent pas s'éloigner. Pitié montre en même temps la tour de Santé. Malheureusement, pour aller jusque-là, il est nécessaire de s'arrêter au Lieu de détresse, où règne la Maladie, et où se trouve écrit : « Seigneurs, ostez joye de vostre esprit. » (C'est là évidemment une réminiscence de *Voi che entrate, lasciate ogni speranza.*) Voilà les amis introduits dans une chambre tapissée de douleur, remplie d'une fumée de soupirs et au milieu de laquelle se trouve une cuve exhalant l'odeur du soufre. Le lit qu'on voit dans cette pièce est Peu de repos, les courtines sont de

tristes propos, le chevet d'âpre mélancolie, la couverture de patience... Les trois amis séjournent cinq semaines dans ce lieu, après lesquelles Entendement vient leur annoncer la fin de l'épreuve. Ils prennent congé du capitaine Pitié et se promènent d'abord dans la galerie d'allégement, qui a des portes de goût et des fenêtres d'appétit : cette galerie est carrelée de joie et lambrissée d'espérance. La Faiblesse quitte ensuite les Pénitents, et ils atteignent enfin la tour de Santé, dont le portier Bon-Régime leur ouvre l'issue de Liberté, un vendredi deux septembre. Pleins de joie et de désirs, les trois amis veulent revoir leur bon maître (le roi de France, dont ils font l'éloge en quelques vers), mais auparavant ils vont remercier Bon-Vouloir et Parfaite-Charité. Ils offrent en payement des soins qu'ils ont reçus ce petit écrit composé par eux et signé par *Tant-Brun*, pour les Pénitents de la maison d'Arches.

Tel est, exposé aussi succinctement que possible, le sujet traité dans ce roman ; je vais main-

tenant donner quelques explications sur l'état matériel du manuscrit et sur les miniatures qu'il renferme, puisqu'il ne m'est pas permis d'en offrir ici les *fac-simile*.

Le manuscrit se compose de vingt feuilles de vélin formant un in-12 peu épais. Ces vingt feuilles contiennent trente-huit lignes de dédicace, cinquante cinq neuvains en vers de dix pieds, quatre vers d'épilogue et seize miniatures, c'est-à dire, au total, trente-huit lignes de prose, quatre cent quatre-vingt-dix-neuf vers et seize dessins coloriés. L'écriture gothique est fort belle, très-nette, et les lettres majuscules, ainsi que les alinéas, sont en or sur fond noir. Quant aux peintures, remarquables par une exécution naïve, elles appartiennent à une espèce de genre camaïeu, étant toutes en noir, chair et or. Les héros du poëme, qui en sont en même temps les auteurs, se retrouvent partout, et l'un d'eux porte un turban sur sa tête ; d'ailleurs les personnages ont le costume du temps de François Ier. Ce qu'il y a de particulièrement curieux dans ces

miniatures, ce sont donc les costumes, puis l'aspect intérieur et extérieur des forteresses, des châteaux, enfin les meubles qu'ils contenaient. La première miniature remplit tout un feuillet; à ce titre elle est la plus importante, car toutes les autres se rencontrent au milieu du texte et remplacent un neuvain, tantôt en haut, tantôt en bas de la page.

Voici quels sont les sujets traités et l'ordre dans lequel ils ont été placés : 1° Les trois amis, dans une salle magnifique, composent le poëme qu'ils doivent offrir; deux des personnages sont assis sur un banc seigneurial; le troisième, qui tient une plume et semble écrire sous leur dictée, n'a pour siége qu'un simple escabeau. — 2° Les amis, à cheval, galopent dans la campagne et paraissent tourner le dos à un château qu'on aperçoit dans le lointain. — 3° Le seigneur et la dame de Lorraine contraignent civilement les voyageurs de s'arrêter chez eux; au fond du tableau l'on voit deux tourelles soutenant un pont-levis. — 4° Intérieur du château :

le seigneur invite les amis à se reposer et à se soigner. — 5° Ils disent adieu à la noble compagnie de chevaliers et de dames, puis s'éloignent sous la conduite d'Entendement. — 6° La cavalcade traverse le torrent de Peyne. — 7° Le capitaine Pitié reçoit les pèlerins à l'entrée de Servage, représentée par deux grosses tours d'un aspect sinistre. — 8° Cour intérieure d'un château en ruine, dans laquelle les amis baisent la terre en présence d'Entendement et de Pitié. — 9° Pitié reconforte les malades et leur présente ennui, regret, dégoût, etc. — 10° Visite du castel de Douleur. — 11° Arrivée au Lieu de détresse ; on lit sur le portail : « Seigneurs, ostez joye de vostre esprit. » — 12° Un malade repose dans un lit à baldaquin ; au milieu de la chambre se trouve une cuve dans laquelle un homme prend un bain. — 13° Les trois Pénitents, affaiblis et mornes, se tiennent près de la cuve remplie d'eau soufrée. — 14° Vue de la galerie d'allégement, dont les arceaux ressemblent à ceux d'un cloître gothique. — 15° Entendement con-

duit les amis au degré de guérison, près duquel se tient le portier Bon-Régime. — 16° Et ils sortent enfin du Lieu de misère par la tour de Santé.

Tels sont les sujets des compositions qui ornent ce petit ouvrage. L'exécution n'est pas d'une extrême finesse, mais elle a un grand mérite, celui de l'originalité. L'artiste ne s'est inspiré d'aucun modèle et n'a pas copié servilement l'œuvre d'autrui, ainsi que cela se rencontre dans la plupart des livres d'Heures; il a dessiné et peint ce qu'il avait tous les jours sous les yeux, c'est-à-dire des châteaux, des appartements, des seigneurs en costume du temps. Voilà ce qui rend le manuscrit vraiment curieux.

La versification du poëme, malgré certains passages bien tournés et quelques idées heureusement exprimées, ne révèle pas un poëte de premier ordre. Le roman est un peu confus, sans grand intérêt et beaucoup trop allégorique : en un mot il y a une distance de cent années entre notre auteur et Clément Marot. Or, lorsqu'on

songe qu'ils étaient contemporains, on admire d'autant plus l'initiative hardie de ce dernier, et l'on est contraint de rendre hommage à son génie. Cela ne veut pas dire que notre petit poëme soit sans mérite; *cuique suum*, et, laissant de côté le brillant valet de chambre du roi, le serviteur de la Marguerite des marguerites, je ne veux m'occuper que de notre modeste écrivain. Il a conçu et exécuté son ouvrage selon la vieille mode; mais, s'il se rapproche plus de Jean de Meung que de Malherbe, on le croirait proche parent des précieux et des précieuses qui trônèrent longtemps après lui à l'hôtel de Rambouillet. La *Carte du Tendre* n'est pas plus fertile et ingénieuse en trouvailles, en dénominations, que *le Traicté de Peyne*. On est étonné des efforts d'imagination qu'étaient obligés de faire les auteurs de cette époque pour arriver à un résultat quelquefois peu compréhensible et souvent ridicule. Ceux que nous appelons les classiques ont donc rendu à notre langue et à l'esprit français un éminent service le jour où ils se sont affranchis

de toutes les formes surannées et prétentieuses qui ont été si longtemps en honneur.

Pour les curieux, pour les bibliophiles et pour les érudits, la lecture d'un roman ancien, et surtout inédit, est un plaisir de haut goût qu'ils savourent avec bonheur, car elle ajoute à la somme de leurs connaissances, fortifie certaines idées, écarte souvent des doutes, et leur ouvre parfois un horizon inconnu. C'est pour eux qu'a été faite cette publication, c'est à eux qu'elle s'adresse, car eux seuls en comprendront l'intérêt historique et littéraire.

E. P. Chantilly, août 1867.

LE

TRAICTÉ DE PEYNE

A MONSEIGNEUR

ET

A MADAME DE LORRAYNNE.

Si le sentiment de l'obligation, Monseigneur, et vous, Madame, que vous avons pouvoyt estre entendu, vous apparceveriez que en nos endroicts ne se trouveroyt tache d'ingratitude, de laquelle, à dire vray, n'avons cause d'uzer aux vostres bien de le recongnoistre, non par récompence, mays par bonne volenté fundée en extrême affection d'employer le surplus de nos forces en vostre service, comme plus que tenus, et mieulx que cela y mectre si fayre se pouvoyt, vous asseurant qu'il n'y a celuy de nous qui ne se tinct heureulx et honoré de vous en rendre seurté

par vray effect. Combien que nous troys vous deux supplions n'en fayre aulcun doubte, mais plus tôt espreuve de tel endroict qu'il vous plaira, et pour y commencer, en actendant que le pouvoyr se puisse joindre à nos intençions, avons advisé et conclud tous ensemble, voyant que meilleur acquit ne pouvons pour ceste heure, de fayre et dresser, avant que partir de vos pays, ce petit escript, qui aura nom le Traicté de Peyne, *de laquelle, par vos aydes et bons moyens, sommes sortis, pour le vous présenter et supplier l'accepter et avoyr pour agréable, et y estendre les yeulx de vos honnestetés pour fayre excuse, grâce et pardon aux faultes que aiséement y trouverez, qui ne lairra à mériter s'il vous plaît de toujours nous tenir en vos souvenances et bien bonnes grâces, auxquelles désirent estre très-humblement recommandéz vos esclaves et très-obéissans serviteurs* les Pénitens de vostre mayson d'Arches.

LE

TRAICTÉ DE PEYNE.

APRÈS avoyr par longtemps travaillé,
Couru, trotté longuement, et sans cesse
La nuyt le jour peu dormy mays veillé,
Sans rien pançer qu'à soing ou à tristesse,
Et n'avoyr eu un seul jour de lyesse;
N'ouyr nouvelles que de peyne et d'ennuy
Maulvaises hier et pires au jour d'huy,
Et rien du tout ne venir à propos,
N'est-il pas temps de chercher le repos?

Quant pour servir on a faict son debvoir
Sans craindre mort, tant feust elle prochaine,
Y employer corps, biens, sens et sçavoyr,
Estre en danlger maintes foys la sepmayne,
Puys le regret d'avoyr perdu sa peyne
Et n'avoyr pu servir comme on vouldroyt;
Or demandez si ce n'est à bon droict
Qu'on veult repos, qui n'a plus rien que fayre,
Mays à moyen d'estre hors de l'affayre?

Troys gentilhommes feusmes et vrays amys
Françoys natifs et tous troys *au bon maistre*,
Qui ensemble sommes longtemps amys
Et commençons piéça de nous congnoistre.
Las, travailléz venans de lieu pour l'estre;
Parlans ensemble de nos ennuys passéz,
De corps, d'esprit tourmentéz et lasséz,
Nous invitant l'ung l'aultre à diligence
Pour recouvrer *nostre pays de France*.

Mays en passant par ung pays d'honneur
Feusmes contraincts, par force ou par requeste,
De se tourner en l'hostel d'ung seigneur
Lequel nous vint recueillir à grand feste.
Son nom estoyt *Bon Vouloyr* et *honneste*
Que par rayson debvons bien recongnoistre,
Car aultresfoys nous a faict apparoistre,
En ce lieu même où avions esté,
L'enctier effect de son honnesteté.

Tel feust le maistre, telle feust la maistresse;
Si l'ung valoyt, l'aultre ne vault pas moins;
Oncque ne feust plus digne hoste et hostesse
D'estre loués de maintes et de maintz.
Tous deux saiges, gracieulx et humains
Desquels les œuvres monstrent la volenté.
La Dame eust nom *Parfaicte Charité*,
Tant bonne et doulce et de chacun aymée,
Et en maint lieu à bon droict estymée.

En leur mayson qu'on nomme *Bel Accueil*
Bien nous traictèrent le Seigneur et la Dame,
Nous fesant chere, honneur et bon recueil;
Le mal content seroyt digne de blasme.
Lors se retirent le mary et la femme
En lieu à part, nous fesant apeller,
Et à nous troys commencent à parler,
En nous disant : Amys, couvrez les testes,
Et entendez bien le lieu où vous estes.

C'est la mayson *d'ung des plus grans amys*
Que vostre maistre et vous avez au monde;
Assez savez à quoy m'en suis soubmis,
Vous connaissez si bien ou mal me funde.
Nul n'est de vous, ce croy, qui n'en responde
En temps et lieu, mays de vous je me plains,
Qui mes pays, ainsi las et malsains,
Voulez laisser où debvez séjourner
Pour vous guarrir, et non m'habandonner.

Qui vous a faict tant de maulx endurer
Fors *Bon Vouloyr*, qui tout conduict et meyne?
Qui vous a faict contre ennuy tant durer
Fors *Bon Vouloyr*, qui passe toute peyne?
Qui faict trotter gens et qui les rameyne
Que le support de tous entrepreneurs,
C'est *Bon Vouloyr* d'où l'on vient aux honneurs.
Et vous voulez pour récompence toute
Habandonner vostre hostesse et vostre hoste.

Je vous advise que j'ay une mayson
Que nos ancestres ont longtemps abastie,
Là où l'on treuve santé et guarrizon,
Et sans laquelle maint eust perdu la vie.
Je la vous œuffre, avecque foy plennye
Que y serez servis et honnoréz
Comme moy propre, et pas moins n'en aurez.
Pensez y doncque et ne fuyez santé,
Puisqu'ung de vos en a nécessité.

Et vous qui estes, dit-il aux aultres deux,
Ses vrays amys et tels lui debvez estre,
Conseillez luy n'estre si rigoureulx
Envers lui-même, qu'il ne veuille congnoistre
Qu'après qu'il a faict l'affayre *du maistre*,
Il faut qu'il pance se mectre de tout hors
D'ennuy et mal tant d'esprit que de corps;
D'où il pourroyt faillir en cest endrect
Dommaige grand qui nous feroyt regret.

Regret hélas our inestimable
Pour vous et nous et tous ceulx qui l'aymons!
Chacun de nous doibt estre secourable
Vers son amy de ce que nous pouvons;
Si vous luy estes amys et compaignons
Et que veuillez en fayre au vray l'office,
Secourez le de conseil et service,
De compaignie loyalle, seure et bonne
Sans espargner peyne, biens ne prosne.

Tant instamment *Bon Vouloyr* nous prescha
Que grand reproche eust eu à le desdire,
Et tous les poincts d'amytié nous touscha
Et si au vray, qu'il n'y a que redire ;
Jour de nos vies n'ouysmes si bien dire.
Et tant nous dict que nous nous retirasmes
Vers nostre amy, et si lui conseilhasmes
Qu'il prit au mot *Bon Vouloyr* le Seigneur
Qui lui présente tant de bien et d'honneur.

Lui promectant que de nostre costé
Il n'auroit mal don n'eussions pitié,
Et que, jusqu'à ce qu'il ayt santé,
Nous entendons luy tenir compaignie.
Lequel nous dict : Amys, je vous en prie,
Pas ne veut mectre ceste offre en nonchaloyr.
Lors merçia humblement *Bon Vouloyr*,
Le suppliant vouloyr luy bailler guyde,
Pour le conduyre où seroit son remyde.

Incontinent nous bailla ung preudhomme
Pour nous conduyre et mener seurement :
Nous demandasmes comment c'est qu'on le nomme,
Et au vray sçeumes que c'est *Entendement*.
Lequel nous dict très bien et saigement :
Mes bons seigneurs, mon maistre et ma maistresse
M'ont envoyé devers vous pour adresse
De vous meyner au *chasteau de Santé*,
Auquel pièça j'ay maintes foys esté.

C'est ung chasteau qui n'a aultre louenge,
Comme pourrez dire quant le verrez,
Force d'estre beau pour ce qu'il est estrange,
Vieil et caduque, ainsi le trouverez;
Au pied duquel un *torrent* passerez
Royde et bruyant par eau vive et soubdaine,
Duquel le nom est *le fleuve de Peyne*,
Par où il fault passer, ce veult raison,
Avant qu'on puisse entrer en guarrizon.

Lors congé prismes des seigneurs et des dames,
Disant adieu au second *paradis*
De compaignie tant d'hommes que de femmes,
Qui ne peult estre meilheure à nostre advis;
Où nous avons esté traictés, servis,
Et honnoréz comme amys sans mystère.
Pas n'est possible de nous sçavoyr mieulx faire.
Dont à regret leur fallut dire adieu
Et eslongner un si honneste lieu.

Le lendemain bien matin nous partismes
Entendement et nous, et feismes tant
Par nos journées que tout droict d'ung lieu veismes
Un hault chasteau fort ancien et grant,
Puys apperceusmes droict au pied le *torrent*
Que nous avoyt *Entendement* prédict,
Et davantaige nous asseura et dict :
Véla le lieu où fault que vous convoye,
Souffrir y fault peyne pour avoyr joye.

Nous escoutasmes ces pyteuses nouvelles
Qu'*Entendement* nous dict et annonça,
Et n'y eust nul, quoyqu'ils feussent rebelles,
Qui le *torrent* volentiers ne passa
Non sans danlger, mais désir effaça
Toute la crainte pour avoyr et ataindre
Joye et santé, ou ne voulons rien plaindre.
Parquoy passasmes bien mouilléz et trempéz,
Mays, Dieu mercy, en sommes eschappéz.

Ce ne feust pas sans nous treuver lasséz
Pour le travail que nous feist la rivière,
Foibles un peu, mays de courage assez
Pour aller oultre sans tourner en arrière.
Lors nostre guyde nous monstre une *barrière*
Près du chasteau, laquelle il nomma *Crainte;*
Par laquelle fault passer par contraincte
Avant jamais que venir au portal.
Ce que nous feismes pour fouyr plus grant mal.

De la *barrière* montasmes à la porte :
Là feust ung homme, homme de bien à veoir,
Beaucoup plus triste que joyeulx, mays de forte
Pour secourir chacun à son pouvoyr ;
Lequel estoyt là pour nous recepvoyr.
De le congnoistre feusmes tous en grant peyne,
Mays on nous dict que c'est le *capitayne*
De la mayson, et puys sçeumes par luy
Qu'il s'appeloyt *Pitié de mal d'autruy*.

Qui vint à nous, les yeulx tous pleins de lermes,
Nous disant : Las, ne vous esbahissez
Si je vous plains pensant aux pyteux termes
Par où il fault, messeigneurs, que passez.
Si en jeunesse avez faict les excès,
Vécy le lieu où en fault rendre compte ;
Ce qu'avez faict jusque cy bien peu monte,
Considérez ce qu'avez à parfayre,
C'est le premier salut que vous puys fayre.

Au demourant c'est que j'ay charge expresse
De vous servir et honorer céans;
Ainsi le veulent le maistre et la maistresse,
Escript le m'ont, il y a jà longtemps,
Ce que vueil fayre aultrement ne l'entens.
Mays le pis est que le plus grant plaisir
Que vers vous puis c'est peyne et desplaisir,
Et de vous fayre les coustumes entendre
De ce chasteau, qu'il fault toutes aprendre.

Pour commencer, vécy premièrement
La danlgereuse *entrée de Servaige*,
Par laquelle on y entre aiséement,
Mays en saillyr clos sera le passage;
On n'en sort pas, car tel est nostre usage;
Et tant d'aultres danlgers que passerez.
Or advisez doncque que vous ferez
De retourner, ou d'aultre chemin prendre,
Ou l'adventure du chasteau entreprendre.

Pensez que feusmes bien de doubte surpris
D'ouyr les maulx dont *Pitié* nous asseure ;
Si fault-il suyvre ce qu'avons entrepris,
Trop nous desplait le mal qui tant nous dure.
Et advisasmes de prendre l'adventure
Telle qu'à Dieu plaira de nous donner,
Beaucoup plus tôt que nous en retourner.
Don advertismes soubdain *le Capitayne*,
Déliberéz de porter toute peyne.

Je prie à Dieu, ce nous dict *Pitié* lors,
Qu'il vous ayde et fasse tant de grace
Qu'à vos souhects en puissiez estre hors,
Et que *santé* trouvez en ceste place.
Mes bons seigneurs, que chacun debvoyr face
De me suyvre droict à ce *pont-levys*,
Qui feust jadis bâti par *peu d'amys*,
Et les *chaisnes forgées de souffrance*
Dont *Trop d'excès a super intendance*.

Trop *d'excès* est ung viel portier et rude,
Qui rudement après nous l'huys serra
Quant passéz feusmes le *pas de Servitude.*
Dieu sçayt comment la porte et pont barra,
Nous escriant : Seigneurs, or y perra
Par quelle part ferez vostre saillye.
Oncque par cy ne revint compaignie.
J'ay faict ma charge quant dedans vous ay mis ;
Pour en saillyr cherchez d'aultres amys.

Sans dire mot, en la garde de Dieu,
Feismes la croix et baisasmes la terre,
Et advisasmes l'enceinte de ce lieu
D'anciens murs tapissés de lyerre,
La court pavée d'horties, non de pierre.
Nul n'est de nous qui ne die à part luy :
Cecy n'est pas ouvraige d'aujourd'huy.
Eh bien! voyons à comprendre l'affayre,
Que le lieu est estrange et solitaire.

Ung vieil chasteau presque tout en ruyne
Dont les murs pleurent leur ancienneté,
Et la mayson qui avoyt bien la mine
D'avoyr piéça fort ancienne esté :
Lieu de douleur plus tôt que de santé,
Mais, toutes foys, *Pitié* nous réconforte,
Nous advisant : qu'il faut que chacun porte
Patiemment le mal qu'à porter a,
Et qu'il espère que Dieu nous aydera.

Sur l'espérance et confort qu'il nous donne
Nous le suivons, et trouvons là dedans
De compaignie assez, si elle feust bonne,
Mays ne savons qu'ils sont ni de quels gens.
Pitié les nomme : l'ung est *Longueur de temps*,
L'aultre est *Tristesse*, suyvie de *Chagrain*,
Regret, *Ennuy*, *Desplaisir* et *Desdain*,
Qui disent tous que poinct ne nous larront,
Mays que toujours nous accompaigneront.

Desgoutement et *Altération*,
Chaleur, *Froideur*, *Lasseté et Faiblesse*,
Reume, *Catairhe*, *Migraine et Passion*,
Qui avec nous vueulent estre sans cesse.
Tous *mortepayes de ceste forteresse*,
Et tant d'aultres desquels n'avons que fayre.
S'il feust possible de les fayre retraire,
Très-volentiers nous en passerions.
Il n'y a ordre, il fault que les ayons.

Le *Capitayne*, toujours la lerme à l'œil,
Nous monstre bien ne veoir rien qui lui plaise,
Mays qu'il porte, pour nostre mal, grant dueil
Et qu'il seroyt plus content de nostre ayse.
Quoy qu'il y ayt, ni à qui en desplaise,
Et luy et nous, fault le tout supporter ;
Résolus sommes de tout le faix porter,
Plus tôt mourir que ne treuver santé
Pour nous gecter hors de captivité.

Nous ne pouvons, en l'estat où nous sommes,
Servir *le maistre* ny nul de nos amys.
La volenté y est à grosses sommes,
Mays le pouvoyr en est pièça hors mis
Par *maladye*, à quoy sommes soubmis ;
Et la *santé* que désirons avoyr,
C'est pour leur fayre le service et debvoyr,
A quoy sommes tenus et obligés
Si de nos maulx pouvons estre allegés.

Or, après tout, nous voulons aller oultre
Suivant *Pitié*, qui nous meyne et conduyt,
En le priant que, de bref, il nous monstre
Qu'on nous doict fayre en ce chasteau destruict ;
Car nous voyons que là il se faict nuyct
Et qu'il est temps, s'il nous veult rien aprendre,
De nous monstrer ou bien nous faire entendre
Le mal ou bien qu'avons à recepvoyr.
Quoy que ce soyt, nous le voulons sçavoyr.

Qui de grand cueur, sans fayre grant séjour,
Accompaigné de tout cest équipaige,
Nous meyne en lieu d'ou veismes une *tour*
Fort grosse et humble, batie à l'adventaige,
Environnée d'ancien maysonnage,
Qui est le lieu où fault que séjournons,
Ce dit *Pitié*, et que là nous tenons
Déliberéz d'avoyr et y treuver
Maulx infinis pour *santé* retreuver.

Nous supplions à *Pitié*, s'il lui plaist,
De nous dire et de nous fayre congnoistre
Le lieu, la tour, ne quelle mayson c'est,
Quand, ne combien il nous y fauldra estre,
Et que voulons bien le cas recongnoistre,
Mays qu'il lui plaise avant que nous fourrer
En lieu où fault tant de maulx endurer;
Qui volentiers l'accorda et promyst,
Et pour tenir sa parole nous dict :

Amys, la *tour* que voyez la devant,
C'est celle propre qu'avez tant desirée
De laquelle vous ay parlé souvent :
C'est où *Santé* s'est piéça retirée ;
Mays la mayson caduque et dessirée
Qu'au pied voyez, c'est le *Lieu de destresse*,
D'où *Maladye* est dèz piéça maistresse,
Celle même qui vous fayt tant de maulx
Et par laquelle avez eu maintz travaux.

Bref nous marchons, c'est un fayre le fauit,
Entendement le veult et le conseilhe :
Deliberéz de suyvre bas et hault
Nostre bon guyde, qui pour nous tant traveilhe ;
Lequel nous meyne en lieu laid à merveille,
Et si avant que feusmes près de l'huys
De la *chambre de maladye*, et puys
Nous monstre lieu auquel estoyt escript :
« Seigneurs, ostez joye de vostre esprit. »

Et tôt après la porte feust ouverte,
Où nous entrons, conseil en estoyt pris
Sans en saillyr soyt à gain ou à perte
Que ne soyons du tout mors ou guarrys.
Les mortepayes nous y ont tous suyvis,
Entendement, *Pitié*, pas n'y failloyt;
Chacun d'eulx deux fesoyt ce qu'il pouvoyt
Pour nous servyr, ayder, et secourir
Au grant travail qu'il nous fault en courir.

La chambre estoyt ténébreuse et obscure
Et *tapissée* d'ordinayre *Douleur*,
Une *fumée* dedans, qui toujours dure,
Et procédoyt des *Souspirs* et du *Pleur*
Des patiens qui plaignoyent leur malheur;
Et au milhieu une cuve bouilhante
D'eau orde, et sale, et de souffre puante,
En laquelle sont baignéz et plongéz
Ceux qui ont mal, pour estre soulagéz.

Le meilheur chant que la dedans oyez :
C'est souspirer, brayre, crier, et plaindre.
Le passetemps meilheur que là voyez :
C'est endurer, tordre bras, mains estraindre
Une chaleur qui ne se peult estaindre,
Ung vray enfer, le tout compté et dict.
Et puys de là on vous porte en ung lict
Pour refreschir ; Dieu sçayt quel il y faict,
Ne de quel somme on dort, et quel il est.

Ce *lict* de camp a nom *Peu de repos*,
Où il n'y a chose qui ne tormente;
Les *courtines* sont de *Tristes propos*,
Et la *cœtre* estoyt de *Fievre lente*,
Les *linceulx* fins d'une *Toille dolente*,
Et le *chevet* d'*aspre Mérencolie*,
Les *oreilhers* de *grant Resverie*,
La *couverture* feust de *grant Pacience*,
Mays tout *le reste* n'estoyt qu'*Impatience*.

On ne dict rien de table, ne traiteaux,
Ni d'aultres meubles trop longs à raconter;
Mays le tout est chargé de tant de maulx
Qu'impossible est de les sçavoyr compter,
Et encore moins à les pouvoyr porter.
Peu s'en fallust que ne nous repentismes
D'estre venus, quand le danlger nous veismes,
Mays après eusmes tant d'espérance en Dieu
Que bien pensasmes eschapper de ce lieu.

Ung moys et plus voyre bien cinq sepmaines
Demeurasmes en ce lieu danlgereux,
Et y souffrismes toutes et telles peynes
Qu'on peult avoyr de lieu si rigoureulx,
Privé de joye, de douleur plantureulx,
Où de plaisir n'eusmes une seule heure.
Impossible est vivre en telle demeure;
Mors y feussions, ne feust *Entendement*
Qui nous ayda à porter le torment.

Ce bon preudhomme, qui oncque ne nous laisse,
Au mieulx qu'il peult nous ayde et réconforte,
Pitié aussi, lequel jamais ne cesse
De nous dire chose qui nous conforte.
Or, en effet, nous y feusmes de sorte
Que nous trouvasmes tant las et amortys
Qu'à bien grant peyne en feussions nous sortys.
Mays, peu après tels travaux et excès,
Pitié nous dict : « Mes amys, c'est assez. »

Saillyr vous fault de misère, il est temps :
Trop longuement avez peyne portée.
Pancez, pouvez, si en feusmes contens ;
C'estoyt chose dès piéça souhectée
Et qui pour nous feust bien sollicitée.
Bref nous saillysmes et nous treuvasmes hors
De cest enfer, où feussions tous mors,
Et asseuréz de ces deux bons preudhommes
Que désormais hors de misère sommes.

Nous merciasmes et prismes tous congé
Du capitayne Pitié et de sa bande,
Contents et ayses qu'il nous eust allegé :
C'est ce qu'il veult et plus rien ne demande.
Entendement, sans aultre compaignie
Fors de *Foiblesse*, en une *gallerye*
Tout droict nous meyne, nommée *Allégement*,
Et de bon cueur à Dieu nous recommande,
Où séjournasmes, mays non pas longuement.

La *gallerye* estoyt clere et luysante,
Dieu gard de mal celuy qui la bastyt,
Qui que ce feust pour nous la feist plaisante
Et de beaucoup de bien il l'assortyt :
Portes de goust, *fenestres d'appétyt*,
Et *carrelée de joye* commencée,
D'*amendement* par dessus *lambrucée*,
Et les *costés tapyssés d'espérance*
De veoir bientost tous nos amys de France.

Et tant avons la dedans sejourné
Que ne sentons plus chose qui nous blesse,
Tant renforcéz qu'avons habandonné
Et de tous poinctz pris congé de *Foiblesse*.
Plus ne cherchons que *Santé* pour *hostesse*.
Entendement nous asseure et promect
De nous conduyre et meyner où elle est,
Et nous meyne, d'où luy sceumes bon gré,
Tout droict au pied d'un bel et grant degré.

De ce degré aiséement à la sime
On treuve l'huys de la *tour de Santé*,
Dont le *portier* s'appelle *Bon Régime;*
Qui nous sera ouvert et présenté,
Comme nous a *Entendement* compté.
Ce qui feust faict, car *Bon Régime* lors
Ne nous laissa guères songer dehors,
Et nous ouvryt de *Santé tour et chambre*,
Ung vendredy deuxiesme de septembre.

Nous louons Dieu, nostre Dame et les Saincts,
Puisque la porte nous a esté ouverte
Et qu'au dedans nous trouvasmes bien sains,
Et la *Santé* première recouverte.
Plaisir nous vient, *joye* nous est offerte,
Et puys *désir* de veoir *nostre bon maistre*
Et nos maistresses, où vouldryons jà estre.
Là est le cueur, là est l'affection,
Par vray vouloyr et obligation.

Veu les vertus don ils sont si remplis,
De les louer ne seroyt que redite,
En toutes choses ils sont si acomplis
Qu'il n'est louenge qui ne feust trop petite.
L'honnesteté descœuvre le mérite.
Leur bonne grâce, leur sçavoyr et leur sens
Est évident ; ce n'est que perdre temps
Et escripture, soyt en prose ou en ryme :
Qui les congnoist assez il les estime.

E*ntendement*, qui toujours nous convoye,
Quant nous eusmes là longuement esté,
Nous monstra chose de quoy eusmes grant joye :
C'est une *yssue* nommée *Liberté*
Que de longtemps avons tant souhectée,
Et puys nous dict, et pour vray l'afferma,
Que de tout temps l'*yssue* ne ferma,
Ne fermera, et que sans y faillyr
Quant nous vouldrons nous en pourrons saillyr.

L ors nous conclusmes, puisque sommes au choix
De demourer ou de liberté prendre,
De retourner veoir encor une foys
Vouloyr honneste et pour grâces luy rendre;
Aultrement fayre ne pouvons, sans mesprendre
De tant de biens que nous avons reçeuz
En ce pays, comme est dict dessus,
En nous offrant tous troys à son service,
Jusques à fayre de nos corps sacrifice.

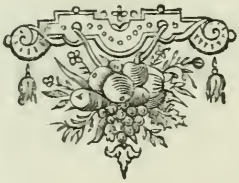
Moins n'en dirons, bien le veult la rayson,
A nostre hostesse *Parfaicte Charité;*
Si nous avons eu joye et guarrizon,
Elle y a bien aydé de son costé.
Seigneur et dame nous ont si bien traictéz
Que leur serons à jamais obligéz,
Les supplians, en prenans nos congéz,
Que nous soyons pour serviteurs tenus
En leur endroict, comme très atenus.

Telle a esté nostre pyteuse vie
Qu'avez ouye, puys nostre partement;
Mays puysqu'avons treuvé la compaignie
Plus n'est nouvelle que de contentement :
Seigneur et dame mercions humblement
De leurs bienfaicts; hors de nostre puissance
D'en pouvoyr fayre pareille récompence,
En payement ils prenldront, si leur plaist,
De par nous troys ce présent tel qu'il est.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Faict et conclus en vos pays et marches
Par troys amys, don les troys ne font qu'ung,
Les Pénitens de vostre mayson d'Arches
Don l'escripvain feust et sera

Tant Brun.



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA LIBRAIRIE ROUQUETTE

A PARIS

M DCCC LXVIII

150

28412 Nic

iothèque
é d'Ottawa
éance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002094778b

CE PG 1500
.A1T7 1867
CDO
ACC# 1422660

TRAICTE DE